

L’AU-DELÀ ET L’APRÈS-VIE – 15^e causerie

NOSSO LAR (NOTRE DEMEURE) – SUITE 9 ET FIN.

(Message de l'esprit André Luiz recueilli en 1944 par le médium Francisco Candido Xavier.)

Le retour à la maison

Clarence vint à moi et me parla d'un ton aimable : « André, demain j'accompagnerai notre sœur Laura jusqu'à la sphère physique. Si tu le souhaites, tu peux venir avec nous rendre visite à ta famille. » Je n'aurais pas pu être plus surpris. Je ressentis une joie profonde, mais je me souvins instinctivement de mon affectation au service des Chambres. Devinant mes pensées, le généreux ministre reprit la parole : « Tu as emmagasiné une extraordinaire quantité d'heures de travail. Il ne sera pas difficile pour Génésio de t'accorder une semaine de congé au terme de ta première année de collaboration active. » Rempli d'une joie intense, je le remerciai en pleurant et en riant à la fois. J'allais enfin revoir ma femme et mes enfants chéris. [...]

Je ne perdis pas de temps à observer les changements survenus dans mon ancienne ville. Je me précipitai dans les rues pour rentrer chez moi. Mon cœur battait la chamade lorsque j'approchai de la grande porte d'entrée. [...] Ivre de bonheur, je me dirigeai vers l'intérieur. Mais tout présentait d'énormes différences. Où étaient les vieux meubles en bois de rose ? Et le grand portrait où, avec ma femme et mes enfants, nous formions un groupe gracieux ? Quelque chose m'envahissait d'angoisse. Que s'était-il passé ? Je commençai à tituber sous le coup de l'émotion. J'allai dans la salle à manger, où je vis la plus jeune de mes filles déjà en âge de se marier. Et presque au même moment, je vis mon épouse Zélia sortir de notre chambre, accompagnée d'un monsieur qui semblait être un médecin.

Je criai ma joie à tue-tête, mais les mots semblaient se répercuter dans la maison sans parvenir aux oreilles de mon entourage. Je me rendis compte de la situation et je me tus, désappointé. Je serrai ma compagne dans mes bras avec l'affection de mon immense désir, mais Zélia semblait totalement insensible à mon geste d'amour. Très attentive, elle demanda au monsieur quelque chose que je ne compris pas tout de suite. Son interlocuteur, baissant la voix, lui répondit respectueusement : « Je ne pourrai poser un diagnostic sûr que demain, car la pneumonie est très compliquée à cause de l'hypertension. Le Dr Ernesto a besoin d'un repos absolu. » [...]

La foudre ne m'aurait pas frappé avec plus de violence. Un autre homme avait pris possession de ma maison. Ma femme m'avait oublié. La maison ne m'appartenait plus. Je me précipitai dans ma chambre, constatant que le mobilier avait été renouvelé dans la spacieuse alcôve. Sur le lit gisait un homme d'âge mûr à la santé déclinante. À ses côtés, trois silhouettes noires allaient et venaient, s'acharnant à aggraver ses souffrances.

J'eus immédiatement envie de haïr l'intrus de toutes mes forces, mais je n'étais plus le même homme qu'avant. Le Seigneur m'avait appelé à enseigner l'amour, la fraternité et le pardon. Je compris que le patient était entouré d'entités inférieures, vouées au mal, mais je ne parvins pas à l'aider sur le moment. Je restai assis, déçu et abattu, regardant Zélia entrer et sortir plusieurs fois de la chambre, caressant le malade avec tendresse, et après quelques heures d'observation amère et de méditation, je revins en titubant dans la salle à manger, où je trouvai mes filles en train de parler. Les surprises se succédèrent. L'aînée s'était mariée et tenait dans ses bras son petit garçon. « Je suis venue te voir, maman, s'exclama l'aînée, non seulement pour avoir des nouvelles du docteur Ernesto, mais aussi parce que papa me manque beaucoup aujourd'hui. Depuis mon plus jeune âge, je ne sais pas pourquoi je pense autant à lui. C'est quelque chose que je n'arrive pas à définir... » Elle ne termina pas. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Zélia, à ma grande surprise, s'adressa à sa fille avec autorité : « Regardez-moi ça ! Il ne nous manquait plus que ça ! Moi qui suis affligée, je dois supporter tous tes ennuis. Qu'est-ce que c'est que ce passéisme, ma fille ? Je t'ai déjà interdit de parler de ton père dans cette maison. Tu ne sais pas que ça mortifie Ernesto ? J'ai déjà vendu tout ce qui nous rappelait le passé, j'ai changé l'aspect des murs eux-mêmes, et tu ne peux pas m'aider à effacer le souvenir de notre ancienne vie ? » [...]

Je m'approchai de ma fille en pleurs et j'étanchai ses larmes en lui murmurant des mots d'encouragement et de consolation qu'elle n'entendit pas de ses deux oreilles, mais plutôt subjectivement, sous la forme de pensées reconfortantes. Finalement, j'avais devant moi une situation inusitée ! Je comprenais maintenant pourquoi mes vrais amis avaient retardé si longtemps mon retour sur terre. L'angoisse et la déception se succédaient à un rythme effréné. Ma maison m'apparaissait comme un bien que les voleurs et la vermine

avaient transformé. [...] Même les longues années de souffrance de mes premiers jours d’outre-tombe ne m’avaient pas fait verser des larmes aussi amères. [...]

Le soir, Clarencio passa par là, m’offrant la chaleur de sa parole amicale et franche. S’apercevant de mon abattement, il me dit avec sollicitude : « Je comprends tes peines. Seulement, mon cher, tu ne dois pas oublier que la recommandation de Jésus d’aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même opère toujours des miracles de félicité et de compréhension sur nos chemins lorsqu’elle est suivie. »

Je le remerciai, touché, et lui demandai de ne pas tarir l’assistance dont j’avais besoin. Clarencio sourit et me dit au revoir. Alors, face à la réalité, je me mis à réfléchir à la portée du précepte évangélique. Après tout, pourquoi condamner le comportement de Zélia ? Et si moi j’avais été veuf sur terre ? Aurais-je supporté cette solitude prolongée ? N’aurais-je pas eu recours à mille prétextes pour justifier un nouveau mariage ? Et le pauvre malade ? Comment et pourquoi le détester ? N’était-il pas aussi mon frère dans la Maison de notre Père ? Le foyer familial ne serait-il pas plus mal en point si Zélia n’avait pas accepté cette affectueuse alliance ? Je devais donc lutter contre un égoïsme féroce. Jésus m’avait conduit à d’autres sources. Je ne pouvais pas agir comme un terrestre. Ma famille, ce n’était pas seulement une femme et trois enfants sur Terre. Elle se composait de centaines de malades m’attendant dans les Chambres de Rectification et s’étendait maintenant à la communauté universelle. Envahi par de nouvelles pensées, je sentis que la sève de l’amour véritable commençait à couler des blessures bénéfiques que la réalité avait ouvertes dans mon cœur.

La deuxième nuit, je me sentis très fatigué. Je commençais à comprendre la valeur de l’alimentation spirituelle par l’amour et la compréhension mutuels. Dans Nosso Lar, je passais des jours entiers de service actif sans prendre part aux repas, exalté que j’étais par l’aspiration à l’élévation qui motivait beaucoup d’entre nous. La présence d’amis chers, les manifestations d’affection, l’absorption d’éléments purs à travers l’air et l’eau suffisaient à m’alimenter. Mais ici je ne trouvais qu’un sombre champ de bataille où les êtres aimés s’étaient transformés en bourreaux. Les précieuses méditations que les paroles de Clarencio m’avaient suggérées m’apportèrent un certain calme dans le cœur. Je comprenais enfin les besoins humains. Je n’étais pas le propriétaire de Zélia, mais son frère et son ami. Mes enfants n’étaient pas mon bien, mais plutôt des compagnons de lutte et d’épanouissement. [...]

Je commençai par me souvenir de ma mère. Ne s’était-elle pas sacrifiée pour mon père au point de retourner sur terre pour offrir aux malheureuses maîtresses de ce dernier une nouvelle incarnation en les faisant naître de son sein pour les éduquer dans le bien ? Nosso Lar était plein d’exemples édifiants. La ministre Veneranda avait travaillé pendant des siècles pour le groupe spirituel qui lui tenait le plus à cœur. L’infirmière Narcisa s’était sacrifiée dans les Chambres afin d’obtenir le privilège d’un soutien spirituel pour sa future mission d’aide dans le monde. Hilda avait vaincu le dragon de la jalousie inférieure. Qu’en était-il de l’expression de fraternité des autres amis de la colonie ? Clarencio m’avait accueilli avec le dévouement d’un père, la mère de Lysias m’avait accueilli comme un fils, Tobias comme un frère. Chaque compagnon de mes nouvelles luttes m’offrait quelque chose d’utile pour les différentes constructions mentales qui s’élevaient rapidement dans mon esprit.

J’essayai de faire abstraction des propos désobligeants que j’entendais dans mon milieu familial et je décidai de mettre l’amour divin au-dessus de tout et les justes besoins de mes semblables avant mes sentiments personnels. Dans ma fatigue, je me rendis à la chambre du malade, dont l’état s’aggravait de moment en moment. Zélia lui caressait le front et lui disait, baignée de larmes : « Ernesto, Ernesto, aie pitié de moi, mon chéri ! Ne me laisse pas seule ! Que vais-je devenir sans toi ? » Le malade lui caressa les mains et lui répondit avec une immense affection malgré une forte dyspnée.

Je priai le Seigneur de me donner la force nécessaire pour persévérer dans l’attitude que la situation m’imposait et je commençai à percevoir Zélia et Ernesto comme ma sœur et mon frère. Je reconnus qu’ils s’aimaient intensément. Et si je me sentais vraiment comme un compagnon fraternel pour eux deux, je devais les aider avec les ressources dont je disposais. Je commençai mon travail en essayant d’éclairer les esprits sombres et malheureux qui rôdaient autour du malade. Mais mes difficultés étaient énormes. Je me sentais très mal.

Dans cette situation d’urgence, je me souvins d’une leçon de Tobias, qui m’avait dit : « Ici, dans Nosso Lar, tout le monde n’a pas besoin d’un aérobus pour se déplacer, parce que les habitants supérieurs de la colonie ont le pouvoir de voler ; et tout le monde n’a pas besoin d’appareils de communication pour parler à distance, parce qu’ils se maintiennent sur un plan de parfaite syntonie des pensées. Ceux qui sont ainsi accordés jouissent de la faculté de pouvoir converser mentalement à volonté malgré la distance. »

Je me rappelai combien la coopération de Narcisa me serait utile à cette fin et je m’y essayai. Je me concentrai dans une fervente prière au Père et, dans les vibrations de la prière, je me tournai vers Narcisa pour lui demander de l’aide. Il se produisit alors quelque chose d’inattendu. Au bout d’une vingtaine de minutes, alors que j’étais encore absorbé dans ma supplication, quelqu’un me toucha légèrement l’épaule. C’était Narcisa. Je ne pus contenir ma joie.

La messagère du bien considéra la situation, comprit la gravité du moment et ajouta : « Nous n’avons pas de temps à perdre. » Tout d’abord, elle appliqua des passes réconfortantes au patient, l’isolant des formes sombres, qui disparurent comme par enchantement. Puis elle m’invita énergiquement : « Allons dans la nature. » Je la suivis sans hésiter et, remarquant ma surprise, elle insista : « L’homme n’est pas le seul à recevoir des fluides et à en émettre. Les forces naturelles font de même, dans les différents règnes entre lesquels elles se répartissent. Dans le cas de notre patient, nous avons besoin des arbres. Ils nous aideront efficacement. » Émerveillé par cette nouvelle leçon, je la suivis en silence. Lorsque nous fûmes arrivés à un endroit où s’alignaient d’immenses frondaisons, Narcisa appela quelqu’un en utilisant des expressions que je ne comprenais pas. En quelques instants, huit entités spirituelles répondirent à son appel. Immensément surpris, je la vis s’enquérir de la proximité de manguiers et d’eucalyptus. Dûment informée par ses amis, qui m’étaient totalement étrangers, l’infirmière expliqua : « Les frères qui nous ont répondu sont des serveurs du règne végétal. » Et devant ma surprise, elle conclut : « Comme tu le vois, il n’y a rien d’inutile dans la Maison de notre Père. Partout où il y a des gens qui ont besoin d’apprendre, il y en a qui enseignent ; et là où il y a des difficultés, il y a la Providence. Le seul malheureux dans l’œuvre de Dieu est l’esprit insouciant qui se condamne aux ténèbres de la méchanceté. »

En quelques instants, Narcisa manipula certaines substances émanées de l’eucalyptus et du manguier et, pendant toute la nuit, nous appliquâmes le remède au malade par inhalation et par voie cutanée. Le patient montra des améliorations notables. Au petit matin, le médecin se dit extrêmement surpris : « Il y a eu une réaction extraordinaire cette nuit ! Un vrai miracle de la nature ! » Zélia était rayonnante. La maison était remplie d’une joie nouvelle. Quant à moi, je ressentais une grande félicité dans mon âme. De profonds encouragements et de belles espérances vivifiaient mon être. Je reconnus que de forts liens d’ordre inférieur avaient été brisés en moi pour toujours.

Ce jour-là, je retournai à Nossos Lar en compagnie de Narcisa et, pour la première fois, j’expérimentai la capacité de voler. En un instant, nous parcourûmes de grandes distances. Le drapeau de la joie avait été hissé dans mon cœur. Je fis part à la généreuse infirmière de mon sentiment de légèreté et je l’écoutai m’expliquer : « À Nossos Lar, la plupart des compagnons pourraient se passer de l’aérobuse et se transporter à volonté dans les diverses régions de notre domaine vibratoire, mais comme la majorité n’a pas acquis cette faculté, tous s’abstiennent de l’exercer sur nos voies publiques. Cette abstention ne nous empêche cependant pas de recourir à ce procédé loin de la ville, lorsque nous avons besoin de parcourir rapidement de longues distances. »

Une nouvelle compréhension et une nouvelle joie enrichirent mon esprit. Instruit par Narcisa, j’allais et venais de la maison terrestre à la ville spirituelle sans difficulté majeure, intensifiant le traitement d’Ernesto, dont l’amélioration se fit évidente et rapide. Clarencio me rendait visite tous les jours et se montrait satisfait de mon travail.

À la fin de la semaine prenait fin mon premier congé des Chambres de Rectification. La joie était revenue chez les époux, que j’en étais venu à estimer comme des frères. Il m’était donc nécessaire de retourner à de justes tâches. Dans la lumière engourdie et caressante du crépuscule, je pris le chemin de Nossos Lar, totalement changé. En sept jours, j’avais appris de précieuses leçons pratiques sur le culte vivant de la compréhension et de la fraternité légitimes. L’après-midi sublime me remplit de pensées magnifiques. Qu’elle est grande, la Divine Providence ! disais-je en monologuant intimement. Avec quelle sagesse le Seigneur organise toutes les tâches et les situations de la vie ! Avec quel amour il prend soin de toute la création !

Mais quelque chose me fit sortir de ma méditation. Plus de deux cents compagnons étaient venus à ma rencontre. Tous me saluèrent, généreux et accueillants, Lysias, Lascinia, Narcisa, Silveira, Tobias, Salustio et de nombreux coopérateurs des Chambres étaient là. Je ne savais que faire, j’étais pris par surprise. C’est alors que le ministre Clarencio, apparaissant devant tout le monde, s’avança, me tendit la main droite et prit la parole : « Jusqu’à aujourd’hui, André, tu étais mon élève dans la ville ; mais à partir de maintenant, au nom du gouvernement, je te déclare citoyen de Nossos Lar. » Pourquoi une telle magnanimité alors que mon triomphe était si minime ? Je ne pus retenir les larmes d’émotion qui étouffaient ma voix. Et, considérant la grandeur de la bonté divine, je me jetai dans les bras paternels de Clarencio, pleurant de gratitude et de joie.

LE RÉCIT DE FRANCHEZZO – SUITE 14 : LE ROYAUME DE L’ENFER, 6^e PARTIE.

(*Mes aventures dans l’autre vie*, témoignage d’un noble italien recueilli par le médium A. Farnese en 1896.)

Devant Fidèle et moi s’étalait une grande ville, faite d’un curieux mélange de faste et de ruine, comme toutes les villes que j’ai vues dans cette région. Elle était entourée par un immense terrain vague sans végétation. D’épaisses vapeurs couleur de sang couvaient au-dessus de cette ville de souffrance et de crime. Les châteaux imposants, les palais luxueux, les édifices élégants, tout portait la marque hideuse de la ruine et de la déchéance et était entaché de la pourriture des péchés qui y avaient été commis. [...]

Vous qui maintenant habitez sur Terre, avez-vous sérieusement considéré que les personnes avec qui vous associez votre vie terrestre forment avec vous des liens spirituels qui transcendent la mort ? Que les liens magnétiques formés sur Terre dans des buts condamnables enchaînent vos destins l’un à l’autre dans le Monde Spirituel, et que vous ne pourrez les rompre qu’à grand peine ? Ainsi, par exemple, je vis de mes yeux le fier palais d’un aristocrate, édifié par son ambition et défiguré par ses crimes, entouré des demeures vulgaires de ses anciens esclaves, parasites et courtisans. Les attaches magnétiques que le prince avait forgées avec tous ceux qui avaient servi ses desseins pervers avaient réuni, dans le Monde Spirituel, les demeures de ces derniers autour de son palais. Il ne lui était pas plus possible aujourd’hui de se libérer de leur nuisance qu’ils n’étaient eux-mêmes en mesure de se soustraire à sa tyrannie, et cela jusqu’à ce qu’un désir plus pur ne s’éveille en l’une ou l’autre de ces âmes et ne l’élève à une sphère supérieure. Ils étaient ainsi contraints de revivre sans cesse leur existence terrestre, comme s’ils jouaient la parodie ridicule de leur passé dans un rêve interminable, ou comme s’ils revivaient sans cesse le déroulement de leurs actes passés avec tous ceux qui y avaient pris part. Ils ne pouvaient échapper aux assauts de leur conscience et de leurs souvenirs, et cela jusqu’à ce que la dernière étincelle de luxure et de perversité ne se soit éteinte dans leur âme.

Cette grande ville du Monde Spirituel était recouverte par endroits de taches de lumière pâle qui semblaient dues à une fumée phosphorescente et métallique. On m’apprit que cette lumière émanait de la puissance intellectuelle de certains habitants, dont l’âme, bien que déchue, n’était pas sous-développée, et qui avaient voué leur intelligence supérieure au Mal. Dépourvus de la véritable lumière du cœur, ils possédaient encore néanmoins l’éclat dénature de leurs facultés intellectuelles. En d’autres parties de la ville, l’atmosphère paraissait embrasée. Les flammes dansaient en l’air, vacillant d’un endroit à l’autre comme un feu fantomatique porté par les courants d’air.

Comme je regardais cette cité d’âmes mortes et perdues, je fus submergé par une vague d’émotion en réalisant que ces murs et ces bâtiments croulants ressemblaient étrangement à une ville que je connaissais bien et qui m’était si chère : celle où j’avais toujours vécu. Je demandai à mon compagnon ce que cela signifiait. Étais-je victime d’une hallucination ? Était-ce le passé, le présent ou le futur de ma ville natale que je voyais devant moi ?

« C’est tout à la fois, répondit-il. *Il y a les bâtiments et les esprits du passé de cette ville – c’est-à-dire de tout ce qui était mauvais dans son passé. Mais tu peux remarquer aussi des maisons inachevées. Ce sont celles que construisent les habitants terrestres actuels, et qu’ils préparent, sans le savoir, pour après leur mort. Ces demeures inachevées deviendront ainsi, dans le futur, comme les maisons du passé, quand ceux qui la construisent par leurs émanations spirituelles auront achevé l’œuvre de leur vie de péché*.

Observe bien ce spectacle, car tu pourras alors retourner sur Terre en messager, avertir tes compatriotes du destin qui attend beaucoup d’entre eux. Si ta voix trouve un écho chez un seul cœur et fait cesser la construction d’une seule de ces maisons inachevées, tu auras fait une bonne œuvre et ta visite aura été profitable. Ce n’est toutefois pas la raison principale de ta présence ici. Du travail nous attend tous les deux. Il se trouve dans cette cité infernale des âmes que nous pouvons soustraire à leurs ténèbres et qui seront renvoyées sur Terre pour annoncer aux êtres humains les affreuses représailles qu’elles endurèrent elles-mêmes et qu’elles voudraient pouvoir épargner aux autres.

Une évolution extraordinaire s’est produite dans la vie et la pensée des êtres humains depuis que l’humanité existe, et l’on doit surtout attribuer ce développement à l’influence de ceux qui sont revenus sur Terre mettre les autres en garde contre l’abîme dans lequel l’orgueil et la volupté les avaient précipités. L’idée que Dieu damne les mauvais en vue d’une punition éternelle est inadmissible. Ne faut-il pas au contraire faire savoir que Dieu envoie sur Terre Ses enfants repentants afin qu’ils assistent et fortifient les mortels dans leur combat contre le Mal ? Nous aussi, nous avons tous deux été pécheurs ; aux yeux de certains, nous étions sans rédemption possible. Pourtant, nous avons trouvé grâce, même à la dernière heure, devant notre Dieu. Ne doit-il pas subsister le même espoir pour ceux qui sont ici ? S’ils ont sombré plus bas que nous, devons-nous pour autant placer une limite à l’élévation qu’ils peuvent atteindre, s’ils se

repentent ? Non ! Rejetons pour toujours l’exécrable pensée que les horreurs de l’Enfer durent éternellement. Dieu est bon et nul ne peut placer de limites à Sa grâce. »

Nous descendîmes de la tour et traversâmes la ville. Dans un grand quartier, dont la contrepartie terrestre m’était bien connue, nous trouvâmes rassemblés un grand nombre d’esprits obscurs écoutant une proclamation publique. Celle-ci suscitait visiblement leurs moqueries et leur colère, car des huées retentissaient de tous côtés. Me rapprochant, j’appris qu’il s’agissait d’une déclaration qui avait été faite depuis peu dans la ville terrestre, en faveur de l’amélioration des conditions de vie du peuple. Là où nous nous trouvions, dans la citadelle de la tyrannie et de l’oppression, cette décision n’éveillait que des protestations et le désir d’empêcher par tous les moyens sa réalisation sur Terre.

À ce sujet, il faut savoir que plus les mortels opprimés et exploités répondent à la tyrannie par la violence, plus les esprits des sphères infernales peuvent les influencer afin de semer la discorde et la confusion, et créer ainsi encore plus d’injustice et de souffrance. Plus les êtres humains deviennent libres, éclairés et moralement élevés, moins ils risquent d’attirer de mauvais esprits par leurs passions et moins ceux-ci peuvent manipuler les mortels. Les mauvais esprits se réjouissent de la misère, des guerres et du sang qui coule. Ils reviennent toujours volontiers sur Terre pour raviver les passions meurtrières et cruelles des êtres humains. Quand celles-ci sont portées à leur paroxysme, aux temps des grandes oppressions nationales et des soulèvements populaires, ces habitants des profondeurs sont attirés à la surface de la Terre où ils poussent à la violence ceux qui avaient d’abord commencé à se révolter avec des motifs nobles et purs. Sous l’influence de ces êtres des basses sphères, ces motifs deviennent le prétexte à des massacres et à des excès de toutes sortes. À la suite de ces débordements, une réaction se produit inévitablement. Les démons et ceux qu’ils dominent sont balayés par des forces plus puissantes, laissant pour finir un champ de ruines et de cadavres. Alors, dans les Enfers, la récolte est abondante, car les malheureuses âmes ayant succombé à l’influence des mauvais esprits se trouvent entraînées avec eux.

Tandis que j’observais la foule, Fidèle dirigea mon attention vers un groupe d’esprits qui nous regardaient et avaient visiblement l’intention de venir nous parler. [...]

Je fis demi-tour pour m’enfuir, car je venais de les reconnaître. Le souvenir de ce moment où j’avais moi-même failli devenir un meurtrier resurgit. Ces êtres affreux étaient les esprits qui m’avaient harcelé jadis en m’indiquant la manière de satisfaire ma vengeance. Je voulus m’éloigner d’eux, mais ils ne l’entendaient pas ainsi. Ils pensaient que j’appartenais maintenant à leur monde et voulaient me garder avec eux pour se divertir en se vengeant sur moi de leur précédente défaite.

Derrière leurs manières faussement amicales, je pouvais lire leurs intentions. J’hésitai un instant sur ce que je devais faire. Finalement, je résolus de les suivre et de voir ce qu’ils feraient, tout en me tenant prêt à leur fausser compagnie à la première occasion. Je les laissai me prendre par le bras et nous pénétrâmes dans une grande maison sur la place qui, me dirent-ils, leur appartenait et où ils désiraient me présenter à leurs comparses. Fidèle passa près de moi et me communiqua intérieurement l’avertissement suivant : « *Va avec eux, mais garde-toi de prendre part à leurs amusements, ou de laisser ton esprit se rabaisser à leur niveau.* » [...]

Je pouvais percevoir un faible reflet de la vie terrestre de chacun et je savais que tous, sans exception, n’avaient pas seulement mené une vie licencieuse, mais s’étaient aussi rendus coupables de meurtres. À mes côtés se trouvait une ancienne duchesse du seizième siècle qui avait empoisonné pas moins de six personnes, par haine et jalousie. Auprès d’elle se trouvait un homme qui, à la même époque, avait fait assassiner plusieurs personnes qui le gênaient. Il en avait même massacré une de ses propres mains. Plus loin, une seconde femme avait tué son enfant illégitime, parce qu’il représentait un obstacle à ses ambitions de fortune et de position sociale. Elle ne se trouvait ici que depuis quelques années et semblait, à la différence des autres, éprouver quelque remords. Je décidai d’essayer de m’approcher d’elle et de lui parler, lorsque ce serait possible.

Mon entrée avait été saluée par des rires et des applaudissements hystériques. [...] Je fus saisi à la nuque par une vieille sorcière dont les yeux méchants me firent frissonner. Pour m’inviter à jouer aux cartes avec elle, elle fit une grimace horrible qui se voulait un sourire séducteur, car je vis qu’elle avait été sur Terre d’une grande beauté, alors qu’elle paraissait maintenant plus vieille et monstrueuse que tout ce que l’on peut imaginer. Comme la beauté physique est éphémère ! [...]

Avec une allure grotesquement royale, elle m’invita à prendre place auprès d’elle. Si elle avait été un peu moins laide, j’aurais été tenté d’obéir, ne serait-ce que par curiosité, pour connaître son jeu. Ma répugnance fut toutefois la plus forte et je m’excusai en déclarant que les cartes ne m’avaient jamais vraiment attiré. En fait, je voulais me rapprocher de la femme à qui je désirais parler. Très vite, je pus me faufiler jusqu’à elle à

travers la foule. Une fois à ses côtés, je lui parlai à voix basse, lui demandant si elle se repentait du meurtre de son enfant, si elle désirait quitter cet endroit et si elle était prête pour cela à s’engager sur une voie difficile. Son visage s’illumina lorsqu’elle m’entendit ! Elle me répondit, intriguée : « Que veux-tu dire par là ? » – « Sois assurée, dis-je, que je ne te veux que du bien. Si tu veux me suivre, je trouverai un moyen de quitter cet horrible endroit. » Elle me pressa la main en guise d’accord, car elle n’osait pas parler, les autres esprits se rapprochant de nous de façon inquiétante, avec leur faux air amical. [...]

Ils avaient laissé leurs querelles pour s’unir dans un commun désir de m’attaquer, me piétiner et me mettre en pièces. Ainsi que le tonnerre à l’approche de l’orage, on pouvait entendre de menaçantes paroles de haine, tandis que ces démons dansaient devant nous et se livraient à leurs bouffonneries sauvages. Soudain, un cri s’éleva et la foule hurla furieusement : « Un espion, un traître, un ennemi se trouve parmi nous ! C’est un des frères maudits venus d’En-Haut pour nous espionner et nous enlever nos victimes. À mort ! Lynchez-le ! Mettez-le en pièces ! Jetez-le dans les oubliettes ! Qu’on s’en débarrasse ! »

Comme une avalanche, ils se jetèrent sur nous. Pendant un moment, je crus que c’en était fini et regrettai soudain d’être venu en cet endroit. Mais, au moment où ils allaient nous atteindre, le mur s’ouvrit derrière nous et Fidèle, aidé d’un autre esprit, nous attira au travers. Le mur se referma si vite que la foule hurlante se demanda comment nous avions disparu. Nous fûmes transportés à une courte distance d’où nous pouvions apercevoir, à travers la muraille devenue transparente à nos yeux, la diabolique compagnie d’esprits se quereller et se battre, chacun accusant les autres de nous avoir laissés échapper.

« Tu vois, dit Fidèle, si tu t’étais un seul instant joint à leurs activités, il nous aurait été impossible de t’aider, car tu te serais ainsi revêtu de leur magnétisme et le mur t’aurait gardé prisonnier. Tu serais devenu trop grossier pour traverser la matière dont se compose la muraille. Jusqu’ici, ces esprits ne pouvaient avoir de prise sur toi ; cependant, si tu les revois, tu devras faire attention. Car même le bref moment où tu t’es placé sous leur influence, à l’époque où tu as failli suivre leur plan diabolique sur le Plan Terrestre, a suffi à créer, entre eux et toi, une liaison qui sera difficile à rompre, tant que tu n’auras pas atteint un degré de développement spirituel beaucoup plus élevé, de telle sorte qu’un abîme te sépare d’eux.

On m’a dit que tu n’étais pas encore parvenu à triompher complètement de tes passions. Il est vrai que tu as appris à les maîtriser, mais ton désir de vengeance envers ceux qui t’ont offensé autrefois n’est pas encore éteint. Et aussi longtemps que ce sentiment existera en toi, il ne te sera pas possible de te libérer complètement de ces esprits, surtout lorsque tu te trouveras dans leur propre sphère, où ils sont vraiment puissants. J’ai, moi aussi, mené un combat semblable à celui que tu livres aujourd’hui. Personne mieux que moi ne sait combien il est dur de pardonner lorsque nous avons été gravement offensés. Je sais pourtant qu’un jour, toi aussi, tu pourras le faire de tout ton cœur. Ces mauvais esprits, alors, n’auront plus aucune possibilité d’intervenir sur ton destin.

Mes directives sont de te mener maintenant au palais d’un esprit que tu vas être très surpris de voir. Son nom t’est familier, bien qu’il ait vécu sur Terre avant toi. Tu as pu constater que les esprits de cette sphère ne peuvent pas facilement te leurrer sur leur véritable état spirituel et sur leurs intentions. Sache que tu dois cette faculté à Bianca, dont le pur amour afflue constamment vers toi comme un torrent ininterrompu d’eau cristalline. Elle te rend capable de percevoir les choses de plus haut et de transpercer ces bas esprits pour voir toute leur perversité. Entre toi et elle existe maintenant un lien si fort que tu prends inconsciemment part à la grâce de sa nature la plus élevée, tout comme elle profite elle-même de la force qui est en toi. Avec ton propre degré actuel de développement, il serait facile à ces esprits infernaux de t’abuser et de te piéger. Toutefois, à cause de la perception plus claire et plus pure dont tu bénéficies grâce aux prières de Bianca, tu peux voir les choses ainsi qu’elles sont vraiment, comme un esprit pur les verrait lui-même. Aussi est-ce en vain qu’on cherche à te jeter de la poudre aux yeux. La force de l’amour avec lequel Bianca te protège est vraiment grande. Elle est comme un bouclier qui te couvre durant toutes tes épreuves. [...] »

Dès qu’il eut fini de parler, nous quittâmes cet endroit en silence. Mon cœur était trop ému pour que je puisse répondre. Nous avions laissé la malheureuse femme sous la protection d’un ange rayonnant de la sphère supérieure et l’on nous assura qu’elle recevrait toute l’aide possible pour son progrès spirituel.

(À suivre.)

DE L’ENFER AU PARADIS : LA RÉDEMPTION DE ROBERT BLUM DANS L’AUTRE MONDE – SUITE 8.
(Révélation reçue par Jacob Lorber de 1848 à 1851.)

Conversation de Jésus avec l’empereur d’Autriche Joseph II dans le monde spirituel. – L’« abîme insurmontable » entre l’Ordre de Dieu et le désordre de l’Enfer, et la rémission des « péchés mortels ». – Il est très difficile à un méchant orgueilleux et ambitieux de passer à la douceur et à l’humilité célestes.

Joseph. – « Seigneur, il y a un point de l’Écriture que je ne comprends pas encore tout à fait, c’est l’« abîme insurmontable » dont il est question dans la parabole de l’homme riche que Tu as placé dans l’Enfer aux yeux

du monde (Luc 16, 24). S’il y a toujours un abîme insurmontable entre ceux qui sont dans le giron d’Abraham au Ciel et ceux dont le sort terrible est l’Enfer, comment le salut de l’Enfer sera-t-il possible ? Par ailleurs, le fait qu’un salut puisse difficilement avoir lieu, cela ressort aussi d’un autre passage de l’Écriture, où les dits “pêcheurs contre le Saint-Esprit” ne peuvent s’attendre qu’à un pardon très limité, voire inexistant (Matthieu 12, 32), et cela, ô Seigneur, d’après ta propre bouche ! Comment faut-il comprendre cela ? »

Jésus. – « L’abîme signifie le fossé insurmontable entre Mon Ordre très libre du Ciel et le « non-ordre » ou désordre de l’Enfer, qui lui est diamétralement opposé en tout. Ce passage n’indique donc que l’incompatibilité de l’Ordre et du désordre, mais non pas une porte éternellement fermée pour ceux qui sont confinés dans cet abîme. Toutefois, celui qui, de lui-même, se rend digne de l’Enfer en mésusant de son libre arbitre et qui passe ainsi de Mon Ordre le plus libre au désordre, il va de soi qu’il n’échappera ni très tôt ni très facilement à l’Enfer. On ne sait que trop combien il est difficile à une âme pénétrée d’ambition et d’orgueil de passer à la douceur et à l’humilité célestes. Avec le temps, vous verrez souvent combien il est difficile de tirer quelqu’un complètement de l’enfer. Car l’orgueilleux revient toujours à l’orgueil, le luxurieux à la luxure, le paresseux à la paresse, l’envieux à l’envie, l’avare à l’avarice, le menteur au mensonge, le voleur au vol, le meurtrier au meurtre, le brutal à la brutalité, et ainsi de suite. On a beau leur reprocher mille fois ces défauts, ils retombent toujours dans les mêmes passions dès qu’on leur accorde cette liberté qui est la base de la vie libre éternelle. Et plus ils rechutent, plus ils s’affaiblissent, et plus alors il leur sera difficile de se racheter des mauvais péchés et d’accéder, en tant qu’esprits purifiés, à ma divine Liberté. Mais comprends bien ceci : beaucoup de choses sont impossibles pour les esprits humains, mais elles sont possibles pour Moi, car avec Moi tout est possible ! »

Joseph. – « Oui, Mon Saint Père, maintenant ces passages sont clairs pour moi, ces passages en lesquels j’avais foi quand j’étais sur terre ; mais sur moi-même ils n’ont jamais eu d’effet bénéfique, bien que moi, en tant qu’Empereur, je devais tout régir avec une justice consciencieuse et ne pas céder à la pitié lorsqu’un pécheur invétéré m’était soumis. Étrangement, toutefois, je ne supportais pas les juges sévères. Parmi mes juges, celui qui jugeait trop sévèrement un pécheur était loin d’avoir ma faveur, mais celui qui les jugeait de manière à leur montrer précisément la gravité de leurs péchés, et qui, avec ceux qui se repentaient, exerçait l’acte de grâce en mon nom, n’infligeant au pécheur que des châtiments correctifs doux et légers, eh bien, ce juge avait en moi un ami sûr. Et il en était de même lorsque je lisais l’Évangile. Quand je relisais devant Toi les versets du fils prodigue, du bon berger, de la femme adultère au Temple, quand je T’entendais appeler Zachée à descendre de l’arbre, quand j’entendais le publicain justifié au Temple et que je T’entendais échanger des paroles saintes avec la Samaritaine au puits de Jacob, je ne pouvais retenir mes larmes. Oh ! quel sentiment Tes paroles sur la croix ont toujours suscité en moi : *Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font*. Mais les passages où Tu as envoyé les pécheurs en enfer avec de dures sentences de malédiction, bien que très justifiées, n’avaient vraiment pas fait une bonne impression dans mon âme. [...] J’ai tendu mon cœur pour aimer de toutes mes forces ce Dieu tout-puissant, mais je dois avouer à ma honte que mon cœur n’a pas pu se retrouver dans cet amour. En raison de ces examens de conscience, je suis devenu franc-maçon afin d’acquérir une connaissance plus profonde de Dieu ¹. Grâce à cela, j’ai beaucoup progressé et j’ai lu tant de choses sur l’amour pur pour Dieu et en Dieu, mais le Juge inexorable n’a pas voulu s’effacer et l’Enfer n’a pas voulu s’effacer. C’est ainsi que j’ai souvent imaginé avec vivacité comment Toi, qui as tant souffert par amour pour les hommes afin qu’ils soient heureux, Tu avais de justes raisons d’être impitoyable avec les pécheurs et de punir sévèrement leurs péchés ; mais mon cœur insensé, malgré cela, n’a jamais voulu se retrouver dans l’amour le plus élevé pour Toi. [...]

« Mais maintenant, Seigneur, je suis sur le bon chemin ! Maintenant je comprends Ta sainte Parole, et Toi, Seigneur, Tu es maintenant pour moi l’Amour de tout amour ! »

(À suivre.)

¹ Avant la Révolution française, la franc-maçonnerie était encore majoritairement chrétienne. L’époque de Joseph II était celle de Mozart et du très-catholique Joseph de Maistre, tous deux initiés dans une franc-maçonnerie encore pétrie de foi chrétienne. Malheureusement, par la suite : « On y a reçu sans choix, et souvent par des vues sordides, les hommes les plus dépravés, et souvent l’on n’avait d’autre vue, en se faisant franc-maçon, qu’une curiosité puérile. Quoi qu’il en soit, il existe encore de vrais francs-maçons, mais le nombre en est fort petit, parce qu’il se trouve peu d’hommes dignes de l’être. » (Ivan Vladimirovitch LOPOUKHINE, *Les fruits de la grâce*, 1790.)